

Un nécessaire et fertile désordre

Le Carrefour international de théâtre. Québec, du 14 au 31 mai
2008

Jacqueline Bouchard

Number 222, September–October 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16814ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bouchard, J. (2008). Un nécessaire et fertile désordre / Le Carrefour international de théâtre. Québec, du 14 au 31 mai 2008. *Spirale*, (222), 51–52.

Un nécessaire et fertile désordre

LE CARREFOUR INTERNATIONAL DE THÉÂTRE

Québec, du 14 au 31 mai 2008

par JACQUELINE BOUCHARD

Après des moments difficiles qui avaient failli compromettre sa tenue en 2006, le Carrefour international de théâtre, événement désormais annuel, nous revient avec dans ses voiles le vent du 400^e anniversaire de la Ville de Québec. On peut se demander si le contenu de la programmation sera influencé par cette nouvelle formule et de quelle manière mais pour le moment, la réponse chaleureuse du public témoigne d'un virage bien négocié pour ce qui relève de la variété, de l'inusité et du « désordre » créateur. Peut-être, aussi, est-ce le fait du soulagement et du plaisir à fréquenter de nouveau cet événement dangereusement mis en péril. À Québec où les comédiens comptent sur la scène pour travailler, le Carrefour revêt une signification et une importance particulières en termes de stimulation et de développement des clientèles. Or, soutenir la relève est précisément un des objectifs du Carrefour. Et au-delà de cet enjeu, les organisateurs ne cachent pas leur visée de faire de ce festival « la grande fête du théâtre au Québec ».

Plusieurs œuvres étaient des premières nord-américaines, sinon québécoises, pendant que l'on assistait aux dernières représentations très courues de la tournée mondiale du *Busker's Opera* de Robert Lepage (Ex Machina, Québec). Outre ses dix spectacles et ses huit laboratoires (*Chantiers — Constructions artistiques*) pour la création émergente, fort appréciés, la programmation proposait comme toujours des rencontres, des lectures, des concours, etc. Plusieurs de ces activités se sont déroulées au café-bar du festival, *Le Zinc*, où nombre d'échanges culturels informels ont eu lieu. Comédiens et artistes de divers milieux se retrouvaient dans cet endroit bien situé et très convivial, ouvert en tout temps au public qui pouvait aussi rencontrer les créateurs après les représentations.

L'organisation du 400^e anniversaire de la Ville de Québec a soutenu l'événement, mais celui-ci ayant eu lieu en mai, il était trop tôt pour que le Carrefour puisse profiter du climat de réjouissances de l'été, ce qui n'a pas empêché une augmentation de sa fréquentation et de ses revenus. Sans doute les stratégies mises de l'avant au cours des mois précédents ont-elles porté fruit.

400 ans plus tard

Inscrit dans le cadre de ces fêtes du 400^e anniversaire, *Secret* (Cirque ici, Johann Le Guillerm, France) inaugurerait officiellement le Carrefour tandis que deux spectacles s'arrimeraient de près à l'urbanité locale. D'abord *Regards-9* (Théâtre Niveau Parking et Théâtre de la Bordée, Québec), né de la plume de neuf auteurs invités pour l'occasion à rédiger autant de textes sur neuf sites ou quartiers de la ville, textes dont Michel Nadeau a ensuite produit deux ou trois versions pour chacun et réglé la mise en scène, assisté de Hugues Frenette. Pour *La Marea* (Mariano Pensotti, Argentine), une production du Carrefour ne relevant pas officiellement du 400^e, les comédiens ont été recrutés sur place par l'auteur et metteur en scène argentin qui intègre quantité de références québécoises à ses neuf petits drames déployés en temps réel dans les vitrines des commerces ainsi que sur la rue Cartier, devenue piétonnière pour la circonstance.

Axées sur une célébration de la francophonie élargie, des lectures en collaboration avec l'Association des théâtres francophones du Canada ont ouvert un volet sur des auteurs et des textes de la dramaturgie franco-canadienne.

Un beau et généreux désordre

Après le départ en 2006 de Brigitte Haentjens, sa complice pendant dix ans, la directrice artistique a repris le flambeau et a su garder le rythme

alors que Dominique Violette demeure à la direction générale. Marie Gignac empoigne énergiquement les rênes de cette neuvième édition qu'elle nous livre dans le « désordre », une « condition préalable à la création ». Cette étape de déstabilisation et de fragilisation consenties, nécessaires pour créer, elle nous la propose en se tenant elle-même sur la corde raide pour son premier solo. Difficile de dire si ce chaos fertile préfigure à plus long terme une manière propre à Marie Gignac. Mais on s'entend pour reconnaître que la directrice n'hésite pas à ratisser large pour circonscrire son jardin. Elle nous offre l'image vive d'un théâtre *conventionnellement modifié* qui s'abreuve à toutes les sources.

Certes, cette approche comporte ses risques. Le théâtre semble parfois se diluer dans l'interdisciplinarité et n'apparaître que par défaut. En ce sens, la déstabilisation guettait doublement les spectateurs de *Un peu de tendresse, bordel de merde!* (Québec), spectacle de danse créé par Dave St-Pierre en collaboration avec ses interprètes qui s'y mettent généreusement à nu et en danger, à tous points de vue, ce qui, redisons-le, est bien le moteur de l'art. Le public, inclus dans un espace scénique désacralisé, a néanmoins accueilli de bonne grâce ces danseurs qui transgressaient nombre de tabous sous la règle de l'excès ingénieusement épicé d'humour. Mais l'excès *désordonné* ne sert pas nécessairement la création et ses intentions. Par exemple, si le triple monologue des voix intérieures de *Anky* — insaisissable personnage cherchant à s'auto-reconstituer — était riche de sens, il faut déplorer le volume sonore assourdissant qui l'accompagnait. Un beau morceau, pourtant, que ce *Anky* ou *La fuite/Opéra du désordre* (Théâtre Péril, Québec) de Christian Lapointe. Et pour le son, on avait, il est vrai, prodigué des avertissements.

Ce que l'on peut dégager de tout cela, c'est que la générosité —

autant celle des artistes que des producteurs — est une bonne stratégie pour apprivoiser le public. Le Carrefour, selon Marie Gignac, doit absolument être un lieu d'ouverture, mais aussi de résistance, c'est-à-dire de lutte contre le nivellement par le bas. Le pari a été gagné, sans toutefois verser dans l'élitisme. Chaque amateur de théâtre pouvait y trouver son compte selon ses goûts et son humeur, le rire franc (mais non l'humour) s'effaçant à l'occasion devant la poésie et la philosophie.

En puisant notamment aux genres du cirque, de la danse, du cabaret, du récital, de l'animation, on a pu répondre aux attentes d'un large public. D'autre part, certaines œuvres, comme *La Marea* et *Secret*, sont allées directement à la rencontre des gens. La première, théâtre de rue gratuit, avec une proposition intrigante et accrocheuse pour les moins initiés; la seconde, sa tente campée dans le secteur touristique, avec un événement époustouffant dans le langage populaire du cirque accessible à tous les âges. Enfin, dans le buffet éclaté du Carrefour, le *Busker's Opera* était une valeur sûre et la magnifique adaptation de Tchekhov, *Seagull Play/La mouette* (Emilio de Mello et Enrique Diaz, Brésil) ouvrait une délicieuse parenthèse de réflexion sur le théâtre. Voilà justement deux spectacles qui, nettement hors de l'ordinaire, ne demeuraient pas moins pourvus de repères pour le public : c'est en gardant à l'esprit le genre du cabaret qu'il fallait aborder *The Busker's Opera* où tous les talents se mêlaient à divers degrés, et il semble bien (selon les témoignages recueillis) que l'on puisse apprécier *La mouette* de la troupe Companhia dos Atores sans en connaître la version originale.

Manipulation

Qu'il s'agisse d'une coïncidence dans la sélection ou d'une manifestation ▶

signifiante, il reste que c'est le concept de manipulation — aussi bien des objets que des comédiens — qui émergeait de l'édition 2008. Bien sûr, le théâtre repose par essence sur des effets de manipulation. Mais lorsque l'objet prend le devant de la scène pour devenir *sujet*, voire *acteur*, c'est-à-dire un personnage, et que les comédiens se retrouvent en quelque sorte pris en otage, en attente de leur personnage, la manipulation semble se retourner sur elle-même et glisser d'un effet produit (*par* la théâtralisation) vers une production de l'effet (*sur* la théâtralisation). Un peu comme dans les spectacles de prestidigitation, sauf qu'ici, les propriétés de l'objet ne sont pas manipulées en vue d'une illusion mais plutôt amplifiées ou décortiquées, mises à nu.

Dans *Secret*, ce sont des objets que Johann Le Guillerm bricole et échafaude avec circonspection. Cette bête de cirque et de scène sait exploiter leurs propriétés physiques avec ingéniosité et habileté. *Au milieu du désordre* (La Belle Meunière et Arcadi, France), le concepteur et metteur en scène Pierre Meunier livre une disser-

tation poético-philosophique éclatée sur le phénomène de la chute, du vide, de la pesanteur et de l'apesanteur, appuyée de démonstrations pseudo-scientifiques réalisées avec des pierres et des objets inventés. Qui aurait cru qu'une mise en scène d'objets hétéroclites et banals, animés sous nos yeux, puisse reconstituer avec un tel réalisme *La grande guerre* (Hotel Modern, Pays-Bas) et nous la rendre plus intenable qu'un film d'archives ou à gros budget? Enfin, pour les membres très complices de la troupe Companhia dos Atores (*Seagull Play/La mouette*), le théâtre repose sur le travail des acteurs et la présence du corps dans l'espace. C'est un plaisir de les voir jouer avec les objets pour évoquer tout un décor.

Par ailleurs, ce sont les comédiens qui se trouvent en quelque sorte manipulés dans les pièces *An oak tree* et *Regards-9*. Dans la première, c'est un interprète chaque fois différent que Tim Crouch choisit à l'avance comme partenaire, ne lui donnant que quelques consignes lors d'une brève rencontre préalable. L'invité, qui ne sait rien de la pièce, doit se dépêtrer avec ce défi.

Regards-9, spectacle imprévisible et multiforme, s'inspire d'une mémorable expérience d'improvisation scolaire dirigée par Jean-Pierre Ronfard. C'est un exercice exigeant pour les interprètes : les comédiennes doivent apprendre tous les rôles féminins des dix-neuf versions et les comédiens, tous les rôles masculins. Une fois le scénario choisi par les spectateurs, le nom de son auteur est dévoilé et ceux qui en incarnent les personnages ont une minute pour installer les décors et revêtir les costumes appropriés.

Par une heureuse coïncidence, se terminait à peine le Carrefour international de théâtre que débutait à Québec le forum *L'objet retourné* organisé par le 3^e impérial, centre d'essai en art actuel. On y interrogeait le statut de l'objet en art visuel contemporain : objet éphémère, voire disparu, à redéfinir en fonction, notamment, du foisonnement des pratiques relationnelles. Les conclusions éclairaient davantage la persistance des objets que leur disparition, ceux-ci semblant nous accompagner ou nous rattraper toujours, sous une forme ou une autre, à quelque moment du processus de création. C'est bien ce que le Carrefour

évoquait lui aussi avec certaines pièces dans lesquelles les objets quittaient le décor pour s'appropriier avec éloquence le devant de la scène.

Les mots de la fin

Bien que l'espace manque ici, il serait intéressant de réfléchir sur les modalités d'apparition du texte à travers les spectacles 2008 : texte déclamé, « grogné », chanté, écrit, absent... sous forme de récit, de commentaire, de bas de vignette, de conférence, de répétition théâtrale... texte à improviser ou, au contraire, mémorisé seulement au cas où... texte inexistant que l'on espère ou texte qui surgit sans qu'on l'attende... Finalement, on pourrait interroger la présence du texte dans le théâtre contemporain à la lumière d'un événement qui doit identifier des tendances et préfigurer ce que sera, ce qu'est déjà le futur. Car, cela n'excluant pas la déstabilisation ni le ravissement, c'est avant tout à la curiosité et à la réflexion que nous convie un rendez-vous comme celui du Carrefour. Et j'ajouterais : un Carrefour comme celui de Marie Gignac. ●

RADIANT, installation photo vidéographique, grandé salle galerie OBORO, Montréal, 2008. photo : Pascal Dufaux.

